

# Prochainement à l'USINE C

**chansons d'amour  
et d'effondrement**

Frédéric Gravel

26.03 → 28.03.2026

**retraced + skltr**

7Starr + Charles  
« Brøken » Brecard

22.04 → 24.04.2026

## Inscrivez-vous à notre infolettre !

Soyez les premiers à recevoir l'actualité de  
l'USINE C en vous abonnant à notre infolettre.



## Équipe de l'USINE C

**Angela Konrad** Directrice générale et artistique  
**Caroline Guespin** Directrice de l'administration  
**Marion Gerbier** Directrice de production et coordonnatrice à la programmation  
**Marjorie Gauvin** Adjointe à la production  
**Josée Lefebvre** Secrétaire à l'administration  
**Cynthia Mazerolle** Adjointe à l'administration  
**Anatole Michaud** Responsable des communications et du marketing  
**Clara Fauliot** Adjointe aux communications et au marketing  
**Clémence Toudic** Responsable de la billetterie et des publics  
**Chani Leibovici** Directrice technique  
**Nicolas Barnoud** Assistant à la direction technique  
**Livio Verona** Responsable des équipements techniques  
**Kevin Cavecin** Préposé au bâtiment  
**Sean Fitzpatrick** Responsable des locations artistiques et événements corporatifs  
**Mardoqueo Tejada** Entretien  
**Dumont St-Pierre** Comptabilité  
**Cindy Blanchette communications** Relations de presse

Partenaire principal

Partenaire majeur



Partenaires



1345, avenue Lalonde  
Montréal (QC) H2L 5A9  
514 521-4493

**Suivez-nous :**  
@usine.c  
Instagram  
Facebook

# USINE C

CENTRE DE CRÉATION ET DE DIFFUSION  
NATIONAL ET INTERNATIONAL

# bros

Conception et mise en scène  
**Romeo Castellucci**

THÉÂTRE

Salle 1 | 1H20

Première nord-américaine

11 → 14 mars 2026

19H

15 mars 2026

15H

Ce spectacle comporte l'utilisation d'armes à feu factices avec tirs à blanc en direction du public, un niveau sonore parfois élevé (bouchons d'oreille disponibles), du faux sang et des représentations de violence.

# bros | Romeo Castellucci

Romeo Castellucci est connu dans le monde entier pour avoir créé un théâtre fondé sur la totalité des arts et visant à une perception intégrale de l'œuvre. Son théâtre propose une dramaturgie qui renverse la primauté de la littérature et en fait un art complexe. Ses productions sont régulièrement invitées et produites par les plus prestigieux théâtres, festivals et opéras internationaux, dans plus de soixante pays.

## Note d'intention du metteur en scène

« Tous savent exactement ce qu'il faut faire, mais cette vision, qui s'offre au regard comme la vue qu'on peut avoir d'une terrasse qui surplombe une place, suscite un questionnement : qui sont-ils ? Que font-ils ? Où vont-ils ? Et nous nous apercevons que ces êtres, dont chacun est une individualité singulière, sont en réalité des semblables, et même qu'ils se ressemblent. Ce sont des frères. Ou bien ils apparaissent comme la multiplication hallucinée d'une seule et même personne qui, au même moment, condense des centaines d'actions différées, saturant l'espace. Non, il ne s'agit pas de décisions. Il s'agit d'exécutions. Dans un laps de temps resserré. » — **Romeo Castellucci**

## R. Castellucci, en entrevue pour JEU et Le Devoir

Angela Konrad a eu le plaisir de convier quelques médias montréalais, dont Le Devoir et la revue JEU, à une entrevue exclusive avec Romeo Castellucci. L'occasion de dévoiler quelques mystères de création autour du spectacle, la vision et la pensée artistique unique du metteur en scène italien :

La proposition se veut une métaphore de la société contemporaine, où l'image se fait si omniprésente qu'elle en est inéluctable. « Parce qu'on est, d'une certaine manière, obligés de regarder, "regarder" est devenu un verbe vide, avance Castellucci. Ce n'est plus un choix. Avec Bros, je crois qu'il faut choisir de rester et de choisir de regarder. Mais il y a toujours un doute : est-il juste de regarder ou pas ? Je pense que ça, c'est une question qui, aujourd'hui, est presque urgente. Regarder, ce n'est pas un acte d'innocence. C'est soit participer, soit abdiquer notre propre liberté de conscience. Je pense que le théâtre, le cinéma et l'art en général aussi, donne encore la possibilité de [réhabiliter] le verbe "regarder" entendu comme un acte, comme un choix. [...] Si on est conscient face à une image, on a pensé, donc ça devient un acte politique, social. »

« Selon Romeo Castellucci, se priver du mal serait aussi renoncer à son remède. « Dans Bros, il y a une représentation de la violence, mais à mon avis, et c'est une leçon que l'on tient de la Grèce antique, la violence y est homéopathique. C'est-à-dire que c'est une façon d'éloigner la vraie violence dans la réalité. Le mot grec *phármakon* désigne à la fois le poison et l'antidote. Pour empêcher la vraie violence, il faut la voir. »

- Propos recueillis par Sophie Pouliot du Devoir

Lire l'entrevue du Devoir ici →



« Nous ne sommes pas les meilleurs parce que nous allons au théâtre. Au contraire, il s'agit de voir le pire de nous. Le mal est à l'intérieur de nous, et ça aussi c'est une forme de honte, le *Heart of Darkness* du théâtre. Pour ce projet, il faut être conscient, et peut-être qu'il y a dans le déclic quelque chose à comprendre de nous... mais je ne crois pas du tout au théâtre pédagogique qui explique. Je préfère laisser le spectateur réfléchir intimement, il doit se faire confiance ».

- Propos recueillis par Enzo Giacomazzi de la Revue JEU

Lire l'entrevue de JEU ici →



## Crédits

Conception et mise en scène **Romeo Castellucci**  
Musique **Scott Gibbons**

Avec **Valer Dellakeza + Luca Nava + Sergio Scarlatella** et les actants :  
**Lilian Pretat Vezzoli + Alex Coelho + Marc Lamontagne + Alexandre Lang + Simon Thibaud-Ceccarello + Ismaïl Zourhhal + Olivier Beauchemin + Pierre-Alexis St-Georges + Luc-Olivier Boutet + Mark Jessop + Axel Yams-Laliberté + Charles Brien + Nicolas Dupuis + Maxime Isabelle + Alejandro Muller + Félix-Antoine Cantin + Antoine Cusson + Mohsen El Gharbi + Cosmo Fortier + Pierre-Antoine Pellerin + Martin Faucher + Jean-Claude Morais + Christian Laurence** et la participation de **Léopold Bélanger + Laszlo Gagnon** et le chien **Heiko**

Collaboration à la dramaturgie **Piersandra Di Matteo**  
Assistance à la mise en scène **Silvano Voltolina + Filippo Ferraresi**  
Écriture des étendards **Claudia Castellucci**  
Direction technique **Eugenio Resta**  
Technicien de scène **Andrei Benchea**  
Technicien lumières **Andrea Sanson**  
Technicien son **Claudio Tortorici**  
Costumière **Chiara Venturini**  
Sculptures de scène et automations **Plastikart studio**  
Réalisation costumes **Atelier Grazia Bagnaresi**  
Direction de production **Benedetta Briglia**  
Promotion et distribution **Gilda Biasini**  
Production et tournée **Giulia Colla**  
Organisation **Caterina Soranzo**  
Équipe du siège **Carmen Castellucci + Francesca Di Serio + Gianni Gardini**  
Administration **Michela Medri + Elisa Bruno + Simona Barducci**  
Conseil économique **Massimiliano Coli**

Photos **Jean Michel Blasco + Luca del Pia**

Avec le soutien de l'**ATER Fondazione** et  
l'**Institut culturel italien de Montréal**



## Le grand retour de Frédéric Gravel sur la scène montréalaise !

### chansons d'amour et d'effondrement

26 → 28 mars 2026



Ce nouveau spectacle rassemble 4 musicien-ne-s dont Gravel lui-même, et 6 danseur.se.s, qui nous plongent dans un espace hors du temps, saturé de musique rock et d'énergie envoûtante où corps et mouvements entrent en collision. Après *Fear and Greed* en 2019, Gravel poursuit cet univers scénique qui lui est si singulier avec une profondeur et une maturité qui nous transperce et nous imprègne : une danse pour panser nos souffrances intimes et pour croire encore en l'autre.

# bros : un mystère contemporain, sublime et glacé

Article de Diacritik par Delphine Urban

Tout est énigmatique dans ce nouveau spectacle de Romeo Castellucci, Bros, dont le thème annoncé, « les violences policières », déclenche a priori diverses attentes et inquiétudes dans l'esprit du spectateur averti. Son titre d'abord, en forme d'aboiement, de demi-mot (un demi brother/un faux frère), de signe de reconnaissance entre mâles fiers de leur camaraderie et dont on se demande s'il évoque l'esprit de corps de la police, s'il réfère à une devise de fraternité, s'il est ironique, rythmique, ludique...

Son début ensuite : là où on attend un groupe d'hommes musclés vêtus de noir et dûment armés, on voit apparaître un vieillard barbu, erratique dans sa chemise de nuit blanche. Échappé d'un asile, d'un cauchemar, d'un livre ? Ce pourrait être le début de La Tempête ou la fin d'En attendant Godot. Enfin arrivé, mais trop tard, trop vieux : Godot est presque mort. Prophète d'un temps qui n'est déjà plus, le vieux vaticine dans une langue qu'on ne comprend pas (on apprend hors plateau qu'il s'agit de roumain). Appuyé sur un squelette d'arbre, souvenir peut-être de celui de Beckett, comme lui vestige d'une vie antérieure, il regagne finalement le lit de mort ou de renoncement autour duquel veillent les policiers, enfin arrivés pour une sorte de messe noire. Les forces de l'ordre entourent la barbe blanche et lui passent un linceul obscur, comme un passage de relais, promesse de l'enfer ou de la dictature.

Le temps de la spiritualité n'est plus. N'en restent que des fantômes, que le spectacle convoquera consciencieusement sous forme de grandes photos noires et blanches transportées du fond à l'avant-scène : temple grec, portrait de Samuel Beckett, animal, jeune femme rêveuse...La civilisation perdure dans ses icônes mais elle est réduite à l'état de décor pour un ordre nouveau, qui organise, surveille, punit, nettoie ce qu'il a sali sans laisser, lui, de traces visibles de son passage

Bienvenue à Saint Supplice sur Ordre.

Dès la fin de ce premier tableau, on assiste au ballet de la violence autorisée. Pas de pulsion, nulle montée d'énervement chez les actants de cette machinerie. On ne frappe pas par colère, on ne noie pas par jalousie. La violence est ici collective, institutionnelle, autorisée. Elle a donc son costume : un uniforme de policier, bleu foncé. Ses accessoires : matraque, pistolet. Sa gestuelle : salut, pas frappés. Ses cérémonies : défilé, rang, effets de groupes. Son partenaire : le chien-loup, tenu en laisse.

Pas de mots en revanche, les agents sont muets. Ils sont exactement des exécutants, des agissants. Les vingt-trois gaillards, recrutés dans chaque ville où se joue le spectacle pour endosser l'habit qui fait le flic, sont guidés par des ordres qu'ils reçoivent de la régie, dans une oreillette discrète.

Ils ont été rapidement formés à ce fonctionnement robotique, et doivent exécuter aveuglément les commandements qui leurs sont faits. Bien sûr, ils savent, et nous aussi, que ce n'est que du théâtre. Pourtant cette soumission calme et implacable, aisément transposable à d'autres univers, est plus glaçante que le désordre sanglant d'un film de Tarantino.

Dépourvu de texte, le spectacle n'est pas silencieux : la bande-son trépidante, saturée de basses qui font vibrer la salle, crée un environnement obsédant, auquel on ne peut échapper. Cliquetis des gâchettes de pistolets. Coups de matraque amplifiés qui résonnent. Et quelques cris comme des échappées d'humanité. Dans la scène centrale de passage à tabac, trois policiers imperturbables s'acharnent sur un homme nu, dont on ne verra que le dos blanc. Parfaitement chorégraphiée, cette scène donne à voir sans aucune explication la passion d'un anonyme, le massacre d'un innocent... Après les coups amplifiés, de timides vagissements de nourrisson retentissent. D'abord si doucement qu'on pourrait craindre qu'un bébé se soit égaré dans le public. Ce sont en fait les cris arrachés à ce corps torturé, qui, pour être blafard n'est pas de marbre, et donne à entendre son humanité, réduite à des plaintes primales. La grande violence fait des êtres de petits enfants apeurés et impuissants. Et nous pourrions en être émus, voire révoltés, si une autre actualité ne se présentait bientôt à nous dans un nouveau tableau. Le balai est passé sur le sang qui a coulé, la valse des photographies et des mouvements de groupe peut reprendre.

Et il peut ne jamais s'arrêter, comme nous le suggère l'ultime panneau textuel tendu à notre sagacité : la poule ou l'œuf ? L'origine de la violence est indéterminée, elle passe du vieillard initial au groupe des policiers qui transmet finalement une matraque à un enfant, vêtu de blanc comme le vieillard et arborant le blason de la police. Ainsi doublement adoué, le poussin ne fera pas mieux que ses prédécesseurs et l'obscurantisme a de beaux jours devant lui.

Désorienté de ce qu'il a vu et peut-être de ce qu'il n'a pas ressenti, le public sort de ce spectacle en constatant sa propre absence d'empathie. Ainsi présentée sous forme collective et chorégraphiée, la violence cesse d'être un scandale. Elle est un spectacle, magnifique, dans lequel nous n'intervenons pas puisque notre présence, aussi codifiée que le reste, consent à l'exécution d'un ordre supérieur, esthétique. C'est sans doute cette attitude que Castellucci nous amène véritablement à interroger par la force de cette expérience : la violence bien organisée est-elle plus acceptable que son déchainement ? a quel moment cessons-nous d'en être spectateurs consentants ?

À la fois archaïque dans sa forme (fonctionnement en chœur, dramaturgie proche de la liturgie, importance du rythme...) et contemporain dans la construction d'un univers froid et robotique (les trois machines de l'entrée annoncent le groupe bien huilé des policiers), Bros est un mystère, à la manière médiévale, mais la démonstration de la loi y a remplacée la profession de foi et nous laisse une impression persistante de grand froid.

Retrouvez l'article ici →



Ils ont été rapidement formés à ce fonctionnement robotique, et doivent exécuter aveuglément les commandements qui leurs sont faits. Bien sûr, ils savent, et nous aussi, que ce n'est que du théâtre. Pourtant cette soumission calme et implacable, aisément transposable à d'autres univers, est plus glaçante que le désordre sanglant d'un film de Tarantino.

Dépourvu de texte, le spectacle n'est pas silencieux : la bande-son trépidante, saturée de basses qui font vibrer la salle, crée un environnement obsédant, auquel on ne peut échapper. Cliquetis des gâchettes de pistolets. Coups de matraque amplifiés qui résonnent. Et quelques cris comme des échappées d'humanité. Dans la scène centrale de passage à tabac, trois policiers imperturbables s'acharnent sur un homme nu, dont on ne verra que le dos blanc. Parfaitement chorégraphiée, cette scène donne à voir sans aucune explication la passion d'un anonyme, le massacre d'un innocent... Après les coups amplifiés, de timides vagissements de nourrisson retentissent. D'abord si doucement qu'on pourrait craindre qu'un bébé se soit égaré dans le public. Ce sont en fait les cris arrachés à ce corps torturé, qui, pour être blafard n'est pas de marbre, et donne à entendre son humanité, réduite à des plaintes primales. La grande violence fait des êtres de petits enfants apeurés et impuissants. Et nous pourrions en être émus, voire révoltés, si une autre actualité ne se présentait bientôt à nous dans un nouveau tableau. Le balai est passé sur le sang qui a coulé, la valse des photographies et des mouvements de groupe peut reprendre.

Et il peut ne jamais s'arrêter, comme nous le suggère l'ultime panneau textuel tendu à notre sagacité : la poule ou l'œuf ? L'origine de la violence est indéterminée, elle passe du vieillard initial au groupe des policiers qui transmet finalement une matraque à un enfant, vêtu de blanc comme le vieillard et arborant le blason de la police. Ainsi doublement adoubé, le poussin ne fera pas mieux que ses prédécesseurs et l'obscurantisme a de beaux jours devant lui.

Désorienté de ce qu'il a vu et peut-être de ce qu'il n'a pas ressenti, le public sort de ce spectacle en constatant sa propre absence d'empathie. Ainsi présentée sous forme collective et chorégraphiée, la violence cesse d'être un scandale. Elle est un spectacle, magnifique, dans lequel nous n'intervenons pas puisque notre présence, aussi codifiée que le reste, consent à l'exécution d'un ordre supérieur, esthétique. C'est sans doute cette attitude que Castellucci nous amène véritablement à interroger par la force de cette expérience : la violence bien organisée est-elle plus acceptable que son déchainement ? à quel moment cessons-nous d'en être spectateurs consentants ?

À la fois archaïque dans sa forme (fonctionnement en chœur, dramaturgie proche de la liturgie, importance du rythme...) et contemporain dans la construction d'un univers froid et robotique (les trois machines de l'entrée annoncent le groupe bien huilé des policiers), Bros est un mystère, à la manière médiévale, mais la démonstration de la loi y a remplacé la profession de foi et nous laisse une impression persistante de grand froid.

Retrouvez l'article ici →

